

expressément que l'Église a besoin d'être défendue par les armes de la science contre les attaques multiples auxquelles elle est exposée, et c'est parce qu'il est « poussé par une juste sollicitude pour la foi et pour l'honneur de l'Épouse du Christ », qu'il compose son ouvrage contre les adversaires de l'Église¹. La même pensée inspira ses traités contre le concile de Bâle, ses polémiques pour la suprématie pontificale et les nombreux livres qu'il écrivit et dont Fabricius nous donne la longue énumération dans sa *Bibliothèque*². Il aborda successivement la Bible avec son *Exposition des psaumes*; le Nouveau Testament avec ses *Méditations sur la vie du Christ* et son *Commentaire des Épîtres de saint Paul*; la théologie avec ses traités sur la Conception de la Vierge, l'autorité du souverain pontife, le Corps et le Sang du Christ; le droit canon avec son *Commentaire du Décret*. Successivement, il défendit l'intégrité de la foi romaine contre le concile de Bâle et les gallicans, les hussites de Bohême, les Grecs, les Musulmans. On comprend dès lors qu'Eugène IV l'ait nommé son théologien en quelque sorte officiel lorsque, en 1435, il lui donna la charge de maître du sacré palais et que plus tard, il l'ait récompensé de son zèle par le chapeau de cardinal (1439).

Si par son amour de la scolastique et son ardeur contre l'hérésie, Torquemada se rattachait au Moyen Age, il savait aussi comprendre les aspirations de son temps. Autant que Bessarion³, il aimait et recherchait la compagnie des humanistes et leur savait gré des

1. FABRICIUS, *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, V, 47.

2. *Ibid.*, IV, 162.

3. PASTOR, IV, 419.

visites qu'ils lui faisaient. Il voulait, lui aussi, être dans le Sacré-Collège un ami des lettres. Le service qu'il leur rendit, service inestimable et qui le place au premier rang des promoteurs de la Renaissance, fut d'importer à Rome la grande invention du XV^e siècle, l'imprimerie. Il établit des imprimeurs allemands, les premiers que l'Italie ait vus, dans l'abbaye de Subiaco dont il était abbé commendataire, et bientôt après, les appela à Rome.

Avec le métropolite de Kiew, Isidore, et le métropolite de Nicée, Bessarion, qui reçurent, en 1439, le premier le titre des saints Pierre et Marcellin, le second, celui des saints Apôtres, l'hellénisme fit son entrée officielle dans le collège des cardinaux. Nés dans le monde byzantin, se servant du grec comme de leur langue maternelle, familiarisés dès leur jeunesse avec les chefs-d'œuvre chrétiens ou profanes du génie hellénique, ces deux cardinaux montraient, par leur seule présence à la curie, que la civilisation byzantine avait, en quelque sorte, émigré des rives du Bosphore sur celles du Tibre.

Avant de venir en Occident, lorsqu'il était encore abbé du monastère de Saint-Démétrius de Constantinople, Isidore jouissait auprès des siens d'un renom littéraire. Il avait un goût marqué pour « l'harmonie des phrases, la justesse de la composition, la puissance du ton, la vivacité de la pensée¹ ». Son esprit s'était affiné jusqu'à la prétention dans l'étude des poètes de l'antiquité, surtout des alexandrins. Il était en relations avec les humanistes de l'empire byzantin et de l'Italie. Il envoyait à son ami Guarino de Vérone quelques œuvres de Xénophon,

1. PASTOR, IV, 66.

lui promettant celles de Lucien et d'Athénée et lui demandant d'autres livres en échange¹. Pendant les conciles de Ferrare et de Florence, il se délassait au milieu de lettrés et dans leurs conversations érudites des discussions théologiques et des affaires politiques. Métropolitain de Kiev et l'un des chefs de l'Église orientale, il conserva à Guarino de Vérone l'affection que, simple abbé, il lui avait vouée. Il se lia aussi d'amitié avec le secrétaire apostolique Jean Aurispa, qui avait traduit en latin, devant les Pères de Bâle, le discours qu'Isidore leur avait tenu en grec. Enfin, lorsque les services rendus à la cause de l'union des Églises lui eurent mérité le chapeau de cardinal, et que les persécutions de la Moscovie l'eurent obligé à abandonner sa métropole pour se fixer à Rome, lorsque, sous Nicolas V, Calixte III et Pie II, il fut devenu successivement cardinal-évêque de Sabine, évêque de Nicosie, patriarche de Constantinople, enfin doyen du Sacré-Collège, il consacra à la littérature tout le temps que lui laissèrent ses légations en Allemagne et en Orient. S'il n'a pas laissé un renom de magnificence et de libéralité, c'est que, chassé de Constantinople par les victoires des Turcs, de Kiev par la haine schismatique des Russes, doté de bénéfices, qui pour la plupart étaient aux mains des infidèles, il était le moins riche des cardinaux. Rien dans ses allures ne pouvait rappeler le faste d'un Barbo et d'un Estouteville. Aussi les humanistes intéressés, tels que Filelfe, se contentaient-ils d'envoyer de loin leurs hommages à ce cardinal savant mais pauvre². Quant à Isidore, il aimait la société des moines grecs de

1. P. PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, I, 7 et 8.

2. Filelfe, si empressé auprès des autres cardinaux, ne lui a adressé qu'une ode. LEGRAND, *op. cit.*, p. 203, 294.

Grottaferrata qui unissaient au goût des littératures antiques une vive piété. Il allait souvent se reposer à la Palazzuola, non loin de leur abbaye, sur les pentes pittoresques des monts Albains. S'il n'avait pas, comme jadis le cardinal Orsini, ou comme son ami Bessarion, les moyens de se constituer une riche collection de manuscrits, il obtenait du pape Calixte III la jouissance, sa vie durant, d'une partie de la bibliothèque apostolique, et il emportait chez lui, pour les étudier à loisir, soixante-deux volumes du Vatican. « Le choix qu'il fit, dit le P. Pierling, témoigne en faveur d'un esprit large et varié. A côté des Évangiles, des Pères et des docteurs de l'Église, il y a des canonistes, des philosophes, des historiens, des géographes, des orateurs et des poètes, des géomètres et des médecins. Les meilleurs noms y sont représentés, et pour n'en citer que quelques-uns, nous y trouvons¹ Grégoire de Nazianze, Chrysostome, Thomas d'Aquin, Platon, Hérodote, Plutarque, Thucydide, Manassé, Zonaras, Diodore, Polybe, Démosthène, Isocrate, Homère, Euclide, Archimède, Galien et Hippocrate. »

Quelle que fût la renommée du cardinal Isidore, elle fut éclipsée par celle de son ami, Bessarion, métropolitain de Nicée, cardinal des Saints-Apôtres. Leurs existences eurent beaucoup de traits communs². Nés dans le monde grec, ils furent des moines aussi savants que pieux ; métropolitains, ils travaillèrent avec la même ardeur à l'union des Églises et lorsqu'ils eurent réussi à la faire proclamer, ils reçurent dans le même consistoire la pourpre romaine. Forcés par les circonstances de s'établir auprès du pape, ils furent chargés

1. PIERLING, *op. cit.*, I, 95.

2. VAST, *Le cardinal Bessarion*, p. 347.

d'importantes ambassades et se consacrèrent plus spécialement aux affaires d'Orient et à la préparation de la croisade qui devait reprendre Constantinople à l'Islam. Dans ces diverses situations, c'est toujours Bessarion qui occupait le premier rang, Isidore le second. A Florence, l'acte d'Union fut lu par Bessarion, au nom des Grecs; dans le Sacré-Collège, ce fut le métropolitain de Nicée qui porta le nom de « cardinal grec », et, aux yeux des lettrés, ce fut encore lui qui représenta au plus haut degré la culture byzantine; car son génie fut plus vaste que celui d'Isidore, son intelligence plus haute, ses talents plus variés. Le cardinal ruthène était plutôt un homme d'action : un discours, quelques lettres, voilà les seules œuvres littéraires qu'il ait laissées. Bessarion, au contraire, tout en jouant sur la scène politique un rôle encore plus étendu, était en même temps un écrivain fécond et puissant. Aux conciles de Ferrare et de Florence, il composa plusieurs discours d'une théologie savante, en faveur de l'Union; et quand elle fut proclamée, il la défendit contre les schismatiques par une série de traités tels que l'Apologie de Veccos, la Réfutation de Marc d'Éphèse, la Réfutation de Planude, et son étude sur l'Eucharistie. Plus tard, après la prise de Constantinople par les Turcs, il essaya de soulever l'Europe entière en faveur de sa patrie, visitant, au nom du pape, les princes chrétiens et adressant aux peuples des appels pressants en des lettres de la plus haute éloquence. Fixé désormais en Italie, légat à Pérouse, enfin doyen du Sacré-Collège, il prit part aux combats philosophiques que se livrèrent les partisans de Platon et ceux d'Aristote. Platonicien éclairé, il ne craignit pas d'entrer dans la mêlée pour faire entendre une parole autorisée. Si des platoniciens exaltés et exclusifs, tels que Gémiste Pléthon et Ar-

gyropoulos, attaquaient la philosophie d'Aristote, il la défendait et, pour mieux la défendre, travaillait à la faire connaître en traduisant lui-même la Métaphysique. Mais si, poussés par l'ardeur de la lutte, des péripatéticiens, tels que Georges de Trébizonde, écrivaient des pamphlets injurieux contre le divin Platon, le cardinal intervenait encore et écrivait ses traités *De natura et arte*, et *In calumniatorem Platonis*. « Préférer Aristote à Platon, écrivait-il, c'est chose permise; mais accuser ce dernier d'ignorance en toutes choses, c'est faire un réquisitoire et non un parallèle. »

Les œuvres philosophiques de Bessarion eurent une influence capitale sur le mouvement des esprits. D'une part, elles dégagèrent Aristote des commentateurs arabes ou scolastiques qui, pour avoir voulu trop expliquer sa pensée, l'avaient altérée et obscurcie, et elles apprirent aux humanistes à aller chercher dans le texte même d'Aristote la vraie philosophie péripatéticienne. D'un autre côté, par sa défense si érudite et si chaleureuse de Platon, il montra que les hardies spéculations de l'Académie ne méritaient pas toujours les méfiances du Moyen Age et qu'à la suite des Pères les plus illustres, on pouvait s'élever de la philosophie platonicienne aux vérités de la révélation. Il remit ainsi en honneur l'étude de Platon, ouvrant aux spéculations philosophiques de nouveaux horizons. Enfin, il enseigna par son exemple que, dans le domaine de la raison, il faut éviter tout exclusivisme et que l'amour que l'on a pour un grand esprit ne doit pas fermer les yeux sur les mérites et l'importance de tel autre : « J'honore et vénère Aristote, disait-il lui-même, et j'aime Platon. » En substituant à la scolastique vieillie les œuvres des génies de la Grèce, et en ramenant

ainsi les esprits aux sources antiques, il a été le principal auteur de la Renaissance philosophique.

Comme Nicolas V, Bessarion eut la passion des livres. Une sorte de patriotisme lui inspira le projet de réunir en une vaste collection tous les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Au milieu des auteurs qui avaient fait, dans tous les temps, la gloire du monde hellénique, Bessarion espérait retrouver comme une seconde patrie. Il importait d'ailleurs de mettre en lieu sûr ces productions de l'esprit humain que le vandalisme turc n'aurait pas manqué de détruire.

Il consacra à cette œuvre les ressources dont il disposait. Elles étaient considérables; car la faveur des papes qui se succédèrent depuis Eugène IV jusqu'à Sixte IV, lui assura de nombreux bénéfices et de beaux revenus. Comme Nicolas V, il eut à son service de nombreux copistes qui passèrent leur vie à exécuter pour lui des manuscrits grecs. Abbé commendataire de Grottaferrata, il réorganisa la bibliothèque de ce couvent et y fit faire pour la sienne des copies. Protecteur de tout l'ordre basilien, il ordonna des recherches dans les bibliothèques des couvents grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile et chaque fois que dans ces dépôts, il trouvait quelque œuvre importante, il lui était loisible soit de l'acheter, soit d'en demander copie. En sa qualité de patriarche de Constantinople, il possédait de vastes domaines en Crète; or, devant les progrès des Turcs, beaucoup de moines et de savants avaient afflué de la Morée, de l'Égypte et de l'Empire grec tout entier dans cette île, emportant avec eux les trésors de leurs bibliothèques. Bessarion y envoya l'un de ses familiers les plus dévoués et les plus instruits, Michel Apostolios, pour acquérir, en son nom, ces précieuses épaves de Constantinople. Lui-même profita

des voyages qu'il fit en France ou en Allemagne, comme légat, pour augmenter par des achats et des transcriptions sa collection. Enfin, comme le cardinal Barbo, il eut dans la plupart des principales villes d'Europe et de l'Orient des correspondants qui lui signalaient les découvertes littéraires, et lui procuraient tout ce qui devait flatter sa passion de bibliophile éclairé. Il mit ainsi à profit ses richesses, ses dignités, ses missions diplomatiques pour réunir l'une des plus riches bibliothèques de la Renaissance et la mieux fournie de toutes en ouvrages grecs; elle contenait plus de neuf cents numéros, presque autant que celle de Nicolas V.

Composée avec discernement, elle rendit d'importants services à l'humanisme et à la diffusion des études grecques. Bessarion en ouvrit l'accès à tous les lettrés avec cette libéralité qui était de tradition dans l'Église romaine; et lorsque, le 31 mai 1468, il la donna par testament à la République de Venise, ce fut à la condition qu'elle demeurerait à la libre disposition des Vénitiens et de tous ceux qui désireraient y travailler. Devenue dès lors le principal fond de la bibliothèque de Saint-Marc, la collection de Bessarion fut mise à contribution par les humanistes du monde entier. « Laurent de Médicis, le cardinal Ximènes, François I^{er}, Wolsey y ont fait prendre de nombreuses copies. Tous les Vénitiens illustres l'ont fréquentée. Jean Lascaris, Marc Musurus, Érasme, Thomas Campeggi, Pierre Bembo en étaient les hôtes habituels et assidus ¹. » Enfin lorsque le célèbre imprimeur de la Renaissance, Alde Manuce, voudra reproduire les textes de la littérature antique, c'est auprès de la bibliothèque de Saint-

1. VAST, *op. cit.*, p. 377.

Marc qu'il établira ses presses; il lui demandera les manuscrits d'Aristote et de Platon, de Sophocle et d'Euripide, d'Hérodote et de Thucydide, de Xénophon et de Lucien, d'Hésiode et de Théocrite qui lui serviront à établir ses savantes éditions princeps. Ainsi la collection de Bessarion fut comme un foyer littéraire d'où les études grecques rayonnèrent sur l'Italie d'abord et, de là, sur le monde entier.

Le palais Colonna où résidait le cardinal de Nicée, à côté de son titre des saints Apôtres, et celui de Bologne qu'il occupa pendant cinq ans, comme légat du Saint-Siège, les évêchés et les abbayes dont il était le titulaire et le protecteur, offrirent l'hospitalité la plus large aux humanistes qui se groupèrent en grand nombre autour de Bessarion. C'étaient d'abord ses secrétaires, Nicolas Perotti qui n'avait que vingt ans quand lui fut confiée la chaire d'éloquence de l'université de Bologne, et vingt-huit quand Pie II le nomma évêque de Siponto (1458); Pierleoni de Rimini qui enseigna avec succès à Venise et fut l'un des correspondants littéraires de Filelfe; les deux jeunes patriciens de Venise, Gualterio Giustiniani et Eugenio Mauroceno.

C'étaient aussi des Grecs exilés. Bessarion avait pour eux une vraie prédilection; ils pouvaient user de son influence et de son hospitalité et compter en toute circonstance sur sa protection. Dans leur nombre, citons Jacques Sava, grec de Chypre, recteur de l'Université de Padoue et majordome du cardinal; Michel Apostolios qui devait prononcer l'oraison funèbre de son bienfaiteur; le Candiote Jean Rhosos; Jean Plusiadenos qui copia pour Bessarion les Histoires d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon; Démétrius Sguropoulos, l'historien du concile de Florence; Jean

Argyropoulos, l'illustre professeur de grec de Florence, que le cardinal devait appeler et fixer définitivement à Rome, en 1471, et son fils Barthélemy; l'historien byzantin Phrantzès qui échappa à la captivité des Turcs, après avoir vu périr sous ses yeux sa femme et ses enfants, et trouva dans les encouragements de son protecteur une consolation à ses malheurs; Démétrius Chalcondyle et son jeune élève, Janus Lascaris, dont Bessarion paya les frais d'études à l'Université de Padoue¹; enfin Georges de Trébizonde qui, peu reconnaissant des faveurs qu'il reçut, écrivit de perfides pamphlets contre son ancien bienfaiteur; et l'honnête Théodore Gaza, dont les travaux furent souvent commandés et même revus par son maître.

Les savants italiens ne trouvèrent pas moins de bienveillance auprès de Bessarion. Laurent Valla, Pogge et Blondus furent ses familiers, sous Eugène IV et Nicolas V. Dès le 20 février 1452, Filelfe mettait à contribution sa bibliothèque, chargeant son fils Xénophon de lui emprunter le manuscrit de Sextus Empiricus². Dans la suite, il obtenait de sa générosité de nombreux services et d'importants subsides. Enfin, sous Paul II, les académiciens qui s'étaient groupés autour de Pomponius Letus, tels que Platina, Philippe Buonaccorsi, Marso Demetrio et Campani lui demandaient d'apaiser la colère du pape.

Plusieurs travaux furent accomplis dans ce milieu érudit. Bessarion et ses amis donnèrent une large collaboration aux traductions entreprises sous l'inspiration de Nicolas V. Avant d'entrer dans la familiarité de Pie II et de devenir, en 1465, évêque d'Osimo, Gas-

1. LEGRAND, *Bibliothèque hellénique*, I, CXXXI.

2. *Ep.*, X, 71.

pard Zacchi, de Volterre, vécut dans l'intimité de Bessarion qui lui demanda de traduire en latin un sermon de saint Basile¹. Ce fut enfin dans cette sorte d'académie que furent composés les traités de Théodore Gaza et de Michel Apostolios sur Aristote et Platon.

On s'explique dès lors le culte que les humanistes vouèrent au savant et généreux Bessarion, et qu'ils conservèrent à sa mémoire. « L'évêque d'Aléria, Jean-André de Bussi, déclare qu'aucune grande chose ne se fait sans que Bessarion y prenne sa part. Filelfe, l'évêque de Pavie, Ammanati, Campani font de lui une sorte de Providence visible, le prélat juste, courageux, magnifique... Nicolas Capranica, Michel Apostolios, Platina qui ont si longtemps vécu de sa vie, prononcent sur sa tombe à peine fermée des éloges tout attendris de ses vertus... C'est un concours universel de louanges des contemporains et de la postérité². »

Sans être des collectionneurs comme Pierre Barbo, des savants comme Torquemada, des humanistes comme Landriano, des hellénistes comme Bessarion, les autres cardinaux d'Eugène IV avaient en général le goût des lettres et des arts, et ils trouvaient moyen de le satisfaire, même quand ils semblaient absorbés par les affaires qui leur étaient confiées. « Antoine Casini, cardinal de Saint-Marcel, était un juriste et un canoniste de valeur, nous dit Vespasiano. Il était

1. FABRICIUS, *op. cit.*, III, 22.

2. VAST, *op. cit.*, p. 325.

Bessarion semble avoir eu moins de goût pour les arts ; on ne trouve guère d'artistes dans son entourage. Il n'a pas fait construire d'importants monuments, ni commandé des œuvres de sculpture ou de peinture. C'est à peine si l'on peut mettre à son actif quelques embellissements exécutés sur ses ordres, soit à Bologne pendant sa légation, soit à l'abbaye de Grottaferrata, soit à son titre cardinalice des saints Apôtres. Le tombeau que, de son vivant (1466), il se fit ériger dans cette dernière basilique, était d'une extrême simplicité.

aussi entendu dans les belles-lettres que dans les choses de Dieu¹. » Il en était de même du cardinal des saints Quatre Couronnés, l'Espagnol Alphonse Borgia, celui qui devait succéder, en 1455, à Nicolas V sous le nom de Calixte III. Le Hongrois Denis Széchy, cardinal de Saint-Cyriaque et archevêque de Strigonie, se faisait construire à Rome un beau palais à côté de l'église de Sainte-Marie in Via Lata². Le cardinal portugais de Clavibus, du titre de Saint-Chrysogone, faisait placer à ses frais des orgues dans la basilique du Latran³.

Jean Vitelleschi, cardinal de Saint-Laurent in Lucina, patriarche d'Alexandrie et archevêque de Florence, passa une bonne partie de sa vie à guerroyer contre les tyrans de la campagne romaine ou de l'Ombrie ; il avait les mœurs brutales d'un condottiere plutôt que les goûts affinés de l'esprit. Et cependant il a laissé une belle œuvre d'art, le palais qu'il se fit édifier à Corneto, sa patrie. C'est un type achevé de cette architecture gothique du XV^e siècle que pénétraient déjà les influences antiques. Vitelleschi aimait les hommages des humanistes et recevait avec plaisir les dédicaces qu'ils lui faisaient de leurs ouvrages.

Son rival Scarampi, patriarche d'Aquilée et cardinal de Saint-Laurent in Damaso, se piquait, lui aussi, de faire preuve, au milieu de ses occupations administratives et militaires, de goûts intellectuels. Cet ancien médecin avait réuni une immense fortune ; il en consacra une partie à de somptueuses constructions. Il répara son église d'Aquilée, veilla à la conservation des arènes romaines de Padoue, qui étaient sa propriété. Il

1. VASARI, *Vite*, p. 167.

2. GIACCONIUS, II, 913.

3. RASPONI, liv. II.

fit construire des aqueducs. A Rome même, il ordonna des travaux au Campo di Fiori, la place qui s'étendait devant son titre cardinalice de Saint-Laurent. Abandonnée depuis longtemps, elle était envahie par les herbes qui servaient de pâture aux chevaux; il la fit daller à ses frais. Le palais cardinalice de Saint-Laurent fut réparé ainsi que l'église. De son vivant, il commanda, pour cette basilique, son propre tombeau au sculpteur Paul Romain, disciple d'Isaïe de Pise. Comme Pierre Barbo, il aimait le luxe; ses vêtements étaient riches, son ameublement magnifique. Il réunit dans son palais une précieuse collection artistique dont les principales pièces lui avaient été fournies par son ami l'explorateur Cyriaque d'Ancône, et qu'il compléta par de nombreux achats. Le plus beau morceau en était l'Enlèvement du Palladium, qui venait de Niccolò Niccoli et qui passa plus tard aux musées de Paul II et de Laurent le Magnifique. Scarampi semble avoir recherché la société des artistes et su discerner ceux qui avaient de la valeur. A l'un d'eux, il commanda la belle médaille qui nous a conservé ses traits, avec son nez atrophié, sa bouche rongée et son expression de dureté indéfinissable. Son illustre compatriote Mantegna peignit son portrait.

Dans le nombre de ses familiers figuraient aussi des humanistes. Après avoir vécu dans l'entourage des cardinaux Jourdain Orsini et François Condulmier, le poète Léonard Dati passa dans celui de Scarampi¹. Filelfe avait part à ses libéralités; le 23 juin 1454, il lui demandait hardiment un supplément de dot pour sa fille². Enfin Ciacconius nous rapporte que certaines bibliothèques possédaient des lettres de Scarampi

1. *Giorn. stor. della lett. ital.*, XVI, 19.

2. *Ep.* XI, p. 79.

« pleines d'érudition », notamment celles qu'il envoya à son compatriote François Barbo¹.

Lorsque, en 1447, les cardinaux donnèrent pour successeur à Eugène IV celui d'entre eux qui avait été créé le dernier, mais qui, plus qu'aucun d'eux, réalisait l'idéal chrétien de la Renaissance, Thomas de Sarzane, ils exaltèrent instinctivement cette culture dont ils étaient tous, à un degré plus ou moins haut, les représentants.

Humaniste lui-même, Nicolas V tint à honneur de conserver au Sacré-Collège son renom. « Il créa huit cardinaux; tous furent des hommes de valeur, sauf son frère Philippe (Calandrini), qui s'appela dans la suite le cardinal de Bologne². » Alain Coetivy, cardinal-évêque d'Avignon, était « savant » et sa science était « universelle ». Vespasiano fait le même éloge de Jean Rolin, cardinal-évêque d'Autun. L'Espagnol Antoine de la Cerda, évêque de Lérida et cardinal de Saint-Chrysogone, jouissait de la même réputation de science; Pie II l'appelle dans ses Commentaires « le prince des théologiens³ »; et Vespasiano déclare qu'« il était un très grand philosophe et théologien, comme il y en avait peu de son temps ». C'est à lui que Giannozzo Manetti dédia la vie de Nicolas V qu'il composa aussitôt après la mort de ce pape. Æneas Silvius lui fit hommage de son traité *De statu Europae sub Frederico III*⁴. Antoine de la Cerda avait aussi des goûts artistiques. Sous Nicolas V il fit réparer l'une des chapelles de la basilique vaticane⁵; les travaux qui y

1. CIACCONIUS, II, 921.

2. VESPASIANO, *Vite*, p. 37.

3. CANCELLIERI, *De secretariis*, p. 874.

4. FABRICIUS, *op. cit.*, II, 24; I, 27.

5. Ce fut dans cette chapelle qu'il plaça son tombeau et fut enseveli, en septembre 1459. CANCELLIERI, *ibid.*

furent entrepris eurent sans doute une certaine importance; car cet oratoire était l'un des principaux de l'église et servait de chœur d'hiver au chapitre.

De tous les cardinaux de Nicolas V, le plus illustre et le plus savant fut assurément Nicolas de Cusa, du titre de Saint-Pierre-ès-Liens. « Savoir et penser, disait-il, voir des yeux de l'esprit la vérité, voilà le vrai bonheur. Plus on avance en âge, plus ce bonheur grandit et plus on s'applique à chercher la vérité, plus on se sent enflammé du désir de la posséder. » Animé de cet amour de la vérité, il s'adonna à la philosophie, non seulement à cette scolastique du moyen âge qui semblait alors démodée, mais encore à la philosophie grecque d'Aristote et de Platon. Pour mieux comprendre la vraie pensée de ces grands esprits, il la demanda au texte original de leurs œuvres et, pour cela, apprit si bien le grec qu'il devint l'un des meilleurs hellénistes de son temps. Bientôt, ce fut la littérature tout entière qui l'attira et, comme Bessarion, il chercha à en propager la connaissance en mettant les chefs-d'œuvre à la portée de tous. « Trithème nous apprend qu'une riche collection de manuscrits grecs que Nicolas avait réunie dans un voyage à Constantinople, devait être publiée par ses soins et mise à la disposition du public l'année où il termina sa laborieuse et féconde carrière (1467). » Il usa de l'influence que lui donnaient la pourpre romaine et ses fonctions de légat pour répandre dans le peuple allemand la culture classique, multipliant pour cela les écoles des Frères de la vie commune de Deventer¹. Les sciences lui étaient aussi familières que les lettres et la philosophie : mathématicien, physicien, as-

1. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, I, p. 26.

tronome, il favorisa les savants, en particulier les cosmographes et les géographes et le plus illustre d'entre eux, l'Allemand Regiomontanus, qui vint enseigner à Viterbe. A Rome, il jouit d'un aussi grand prestige que dans sa patrie. L'éloge que Vespasiano fait de son esprit nous en est l'indice¹. « C'était, dit-il, un très illustre philosophe et théologien, un maître de l'école de Platon... il était tout adonné aux lettres, très savant en grec... Ses ouvrages eurent beaucoup de renom. » Il parcourut la France et l'Allemagne et réunissait beaucoup de livres sur toutes sortes de matières. A Rome, comme en Allemagne, il eut ses familiers auxquels il donnait largement ce qui était nécessaire à leurs études. Parmi eux, il faut mentionner Jean-André de Bussi qui devint dans la suite évêque d'Aléria et bibliothécaire du Vatican. Il débuta sous les auspices du cardinal de Cusa.

Tel fut le Sacré-Collège dans la première moitié du XV^e siècle; il ne fut ni moins lettré ni moins ami des arts que les papes eux-mêmes et les esprits cultivés qui le composèrent, travaillèrent avec zèle à la diffusion des idées nouvelles à Rome, en Italie et même au delà des monts.

1. *Vite*, p. 169.